Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 104 (1959)
Heft: 4

Artikel: Adaptation de la logistique à la guerre atomique
Autor: Lambert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342929

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

104e année N° 4 Avril 1959

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint : Lt-colonel EMG **Georges Rapp**
Administration : Lt-colonel **Ernest Büetiger**
Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne (Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)
Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : **Suisse :** 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50

Prix du numéro : Fr. 1.50

Adaptation de la logistique à la guerre atomique[1]

Le sujet que j'ai essayé de traiter, l'adaptation de la logistique à la guerre atomique, n'est, on s'en doute, qu'une partie de cet ensemble plus vaste, actuel et difficile qui concerne l'adaptation de toutes les doctrines militaires à la guerre atomique. L'ampleur même de cette nécessaire évolution générale, dont chaque partie réagit sur les autres représente une complication supplémentaire, car il apparaît d'emblée difficile de définir avec quelque certitude les données mêmes du problème logistique à résoudre.

La logistique concerne, dit-on, « tout ce qui a pour effet de permettre aux Forces armées de vivre et de combattre dans les meilleures conditions d'efficacité ». Ceci paraît clair — Mais de quel genre de Forces s'agit-il ? — Celles que nous connaissions ne sont-elles pas à modifier ? Et de quel genre de combat « efficace » parlons-nous ? Avons-nous déjà bien

[1] Professeur à l'*Ecole supérieure de guerre* de Paris, le colonel Lambret développe, dans cette remarquable étude, des idées qu'il a eu l'occasion d'exposer dans des conférences données aux membres de certaines sections de la S.S.O. (Réd.)

arrêté la stratégie et la tactique de l'ère atomique ? ou plutôt est-il possible de fonder nos raisonnements logistiques — et de les publier — sur la base de doctrines d'emploi des Forces publiquement reconnues et que ne couvrent pas les multiples voiles des secrets, nationaux, occidentaux... et autres. Cette hantise du secret est un obstacle permanent aussi bien dans la recherche de la documentation que dans le choix de ce qui peut et doit en être utilisé.

Je m'en suis, dans ces lignes affranchi de mon mieux en me bornant à y développer presque exclusivement des idées personnelles. Mais, il n'y faut donc voir que matière à réflexion, opinion discutable et non le reflet d'une doctrine officielle ou de recette passées à l'épreuve de Kriegsspiele vérificateurs. Certes la caution que je donne est mince et le lecteur en sera peut-être déçu.

Cependant ces idées, je les ai conçues et mûries étant à la tête d'un 4e Bureau lorsque l'apparition de l'arme atomique tactique me contraignait à chercher pour mon propre usage une doctrine logistique adaptée. Plus tard, ayant eu l'occasion de les confronter à d'autres sources, je n'ai pas rencontré de contradiction majeure. J'ai seulement été amené, en changeant d'emploi, à en étendre le champ, à dépasser la logistique du Corps de bataille, pour réfléchir aux problèmes qui se posent à l'échelon national ou à celui d'un théâtre d'opération interallié. Ceci m'a permis de constater que mes quelques idées sur la logistique opérationnelle ne posaient pas de problèmes insolubles aux échelons supérieurs. Mais je me limiterai ici à cette logistique opérationnelle qui est le domaine propre du militaire et n'insisterai donc pas sur les problèmes de production et de transport à longue distance, des stocks et des effectifs ; problèmes qui se rattachent à la politique militaire générale des nations et des coalitions, terrain trop brûlant pour être abordé ici.

Je crois que pour limiter encore le champ de mes propos et leur conserver un certain réalisme, il faut aussi définir le genre de guerre atomique à laquelle nous voulons nous adapter.

Le seul mot d'adaptation indique bien que nous devons progresser du présent au futur, du défini à l'encore définissable. Toute transformation totale, fascinante pour des penseurs d'abstractions, nous est interdite car il nous faut trouver des solutions pratiques, partir de ce qui existe en fait d'armée, qui a été créé petit à petit et entretenu à grands frais.

Cela me conduit à éliminer de mon étude la guerre d'anéantissement total, à grands coups de bombes thermonucléaires aussi bien sur les troupes que sur toute la profondeur des pays en guerre. Je crois qu'une telle guerre ressemblerait un peu à un suicide collectif de l'humanité. Si elle laissait encore subsister quelques problèmes militaires dans le monde, sans doute ceux-ci ne se poseraient-ils pas dans notre pauvre petite Europe.

La monstruosité même de ce cataclysme volontaire permet d'espérer qu'il ne se produira jamais.

Une autre forme de guerre atomique qu'il n'est plus possible d'imaginer depuis la généralisation des armes atomiques tactiques consistait dans la seule attaque de la logistique lointaine : zones de production, courant de transports maritimes. Aujourd'hui nous savons tous que les deux grands blocs capables de mener un conflit nucléaire disposent d'un grand nombre d'armes atomiques tactiques, avec une gamme de puissances explosives et une variété de moyens de lancement telles qu'ils peuvent ajuster l'emploi de ces armes à l'obtention de l'effet jugé nécessaire, mais suffisant, pour atteindre le but militaire recherché.

C'est bien à ce genre de guerre atomique qu'il doit être possible de s'adapter en partant de ce qui existe. C'est cette hypothèse d'emploi « dosé » de l'arme nucléaire qui me paraît aussi la plus utile à étudier, quelle que soit l'incertitude sur le « dosage ». Celui-ci pourra varier selon les craintes de représailles, les considérations humanitaires, le souci de ménager les richesses à conquérir ou à délivrer. Il n'en paraît pas moins qu'à l'échelle de l'armée en campagne nous recevrons

et nous enverrons des projectiles atomiques en nombre plus ou moins grand et que, par conséquent, il faut savoir les envoyer et les « encaisser » avec le maximum d'habileté. Je ne parlerai d'ailleurs que peu ou pas de l'art de les envoyer, car la logistique y joue un rôle minime.

Dans une guerre nucléaire ainsi « dosée », le feu atomique ne sera pas exclusif de toute autre action militaire. Il subsistera donc une tactique et une logistique, avec des hommes et des armements à faire « vivre et combattre dans les meilleurs conditions d'efficacité ». C'est dans ce cadre que je voudrais situer les problèmes logistiques à résoudre et essayer de leur apporter au moins une ébauche de solution.

Quelles peuvent être les conséquences sur la logistique de cette forme, encore inconnue, de la guerre ? Nous n'avons pas de référence « vécue » (qu'on me passe le mot peut-être déplacé). A défaut la réflexion peut nous aider. Je trouve commode pour l'analyse de partager ces conséquences en deux catégories :

— Conséquences indirectes qui sont les modifications des besoins logistiques des armées par suite de leur stratégie différente, de leurs procédés tactiques nouveaux, des changements dans l'organisation et l'armement des unités combattantes.

— Conséquences directes sur le fonctionnement même du système logistique : tronçonnement probable du commandement ; vulnérabilité accrue des stocks et organismes divers, encombrants et peu mobiles ; baisse de rendement due aux précautions imposées ; massivité des dégâts à réparer ; difficultés particulières de circulation en terrain bouleversé et souvent radioactif. Voilà un bien sombre tableau ! Il n'a guère qu'une compensation : l'allègement possible des tonnages de munitions classiques chaque fois qu'un engin atomique y sera substitué.

Nous reprendrons plus loin l'analyse de ces diverses conséquences pour en évaluer l'importance et rassembler les éléments d'une ébauche de solution. Auparavant demandons-nous encore si cette arme, jamais encore expérimentée sur le champ de bataille, je le répète, nous pose des problèmes vraiment nouveaux. Car, somme toute, elle ne diffère des autres que par sa puissance très supérieure. Peut-être les bouleversements matériels qu'elle apportera dans le domaine logistique sont-ils d'un ordre secondaire, en regard de l'influence inimaginable qu'elle peut avoir sur le moral et la psychologie des combattants. Je crois cependant que trois problèmes nouveaux, au moins par leur ampleur et leur généralisation, nous sont posés :

— Celui de la survie d'un potentiel humain et matériel suffisant pour assurer notre mission ;
— celui des secours massifs et rapides à appliquer à un ensemble logistique ou à une unité combattante écrasés par la bombe, avec, en corollaire, le rétablissement au plus vite du potentiel détruit ;
— enfin celui de l'autonomie de vie et de combat de paquets de forces isolées par suite de la destruction brutale d'états-majors entiers (et de leurs systèmes de transmissions) ou d'unités voisines.

Ces trois idées, *survie, secours, autonomie* nous guideront pour évaluer importance et palliatifs des diverses conséquences logistiques de l'emploi de l'arme atomique. Reprenons donc la liste de ces conséquences.

En matière de stratégie nous pouvons penser que le rôle du bombardement à très longue portée dépasse de beaucoup, initialement, celui du combat terrestre. L'importance capitale et la rapidité des premiers échanges de coups stratégiques laisseraient sans doute face à face, deux corps de bataille à peu

près à l'endroit et dans l'état où les auraient saisis les hostilités. Mobilisation, acheminements initiaux, vastes concentrations, savants plans de ravitaillement, sont certainement à alléger ou à éviter. Pendant un temps beaucoup plus considérable qu'autrefois, en raison de la paralysie et du désordre inévitables des grands arrières, les armées en ligne seraient réduites à leurs seules ressources, c'est-à-dire aux stocks et aux moyens mis en place à l'avance à proximité de leur emploi.

En somme, l'idée d'une campagne plus rapide menée par des forces relativement isolées de l'arrière-pays diminue l'intérêt des grands stocks nationaux loin du champ de bataille et porte, au contraire, d'une part, à accroître les stocks initiaux des armées, d'autre part, à constituer celles-ci dès le temps de paix sur un type très proche du pied de guerre, avec à peu près tous les services nécessaires en campagne. Or jusqu'ici on sait que l'usure et les consommations réduites du temps de paix permettaient aux armées actives de vivre avec des services tout juste embryonnaires : trop bonne occasion d'économies budgétaires qu'aucun ministre des finances ne voudrait laisser échapper.

Mais comme cette période d'isolement du Corps de bataille ne saurait se prolonger indéfiniment, il faudra bien aussi remédier aux difficultés des transports de surface ; nous y reviendrons un peu plus loin.

Quant à la tactique et à l'organisation des unités, leurs modifications probables sont gouvernées par le danger des concentrations d'effectifs à la fois denses et durables ainsi que par le rythme accéléré d'exploitation des effets du feu atomique. Donc plus de fronts linéaires continus dans la défensive, plus de rassemblement à l'avance de puissants moyens d'attaque : profondeur dans les défenses, manœuvres rapides pour attaquer ou contre-attaquer, dispersion non moins rapide ensuite ; mêlée probable d'unités amies et ennemies, protégées chacune du feu atomique adverse par la zone de sécurité du combattant également adverse.

Cela nous pose-t-il des problèmes logistiques ? Sans doute, car la mobilité sera acquise, je le crains, par encore plus de motorisation.

La logistique au profit des divisions d'infanterie sera à prévoir de même nature qu'au profit des divisions blindées, c'est-à-dire capable de soutenir loin, vite et sans la protection d'un front continu, une masse très motorisée. Je crois bon de ne pas nous borner à cette constatation, mais à propos de motorisation de réfléchir un instant à ses incidences fort lourdes, au sens propre du terme :

Vous savez comme moi que le ravitaillement journalier dans les armées de type occidental, à motorisation déjà forte, atteint et même dépasse 35 kg. par homme et par jour. Ces armées comptent environ 1 véhicule pour 5 hommes, lequel à lui seul absorbe l'activité de 2 de ces 5 hommes pour sa conduite, son ravitaillement, son entretien et sa circulation.

Il coûte également, lui et ses deux « servants », les 2/5 du tonnage quotidien consommé.

Une motorisation totale des unités actuelles nous amènerait à 1 véhicule pour 4 hommes, consommant l'activité de 1 homme sur 2 et la moitié du tonnage quotidien, lequel dépasserait cette fois 40 kilogrammes par homme et par jour.

Est-ce raisonnable ? J'en doute car, nous allons le voir, la guerre atomique nous complique terriblement la fourniture de ces précieux kilogrammes aux unités. D'autres que moi prétendent même que les problèmes logistiques seraient insolubles déjà avec le taux de consommation actuel. Sans être aussi affirmatif, je concluerai de cette nécessité d'évolution de la tactique et de l'organisation qu'il faut rechercher une tactique peu coûteuse en tonnage, donc en munitions, qui en sont une part majeure, et une organisation du corps de bataille tendant à diminuer le nombre des véhicules. On peut, par exemple, soit améliorer le rendement de ceux-ci (camions plus gros, élimination de véhicules légers), soit compenser la motorisation plus poussée de certaines unités par la transformation d'autres sur un type rustique et léger. Personnelle-

ment je crois que de telles unités sont très nécessaires et que, bien entraînées, leur fluidité serait sur bien des terrains, en montagne par exemple, aussi efficace que les délicates manœuvres motorisées, trop souvent présentées comme le seul élément de la manœuvre en guerre atomique.

Revenons à notre sujet propre avec l'examen des conséquences directes de l'arme atomique sur la logistique. Je crois qu'il est logique de commencer par le problème de la survie, car si celui-là n'était pas résolu, il serait vain d'étudier les autres. Or, nous l'avons dit, la logistique est vulnérable, parce que difficile à camoufler, liée à une infrastructure visible, lourde et lente à déplacer, et très encombrante à protéger. Je rappelle quelques chiffres qui fixeront mieux nos idées : une armée de 300 000 hommes pourrait combattre dans une zone de 150 × 150 km. Si elle dispose de 15 jours d'autonomie, aux taux actuels cela fait 150 000 tonnes à loger, camoufler (je n'ose pas citer la protection enterrée). 150 000 tonnes, c'est 300 trains ; 10 000 tonnes à livrer par jour, c'est 4000 camions à faire rouler malgré l'ennemi et ses bombes. Autre exemple : la même armée devrait, pour traiter ses blessés, disposer de 12 à 15 000 lits d'hôpital. Quel rêve de les voir sous abris à l'épreuve des bombes !

Or, si nous abandonnions notre hypothèse des feux atomiques dosés avec mesure, le danger serait pratiquement illimité. Songeons qu'en 5 ans l'Allemagne hitlérienne a reçu 1250 kilotonnes d'explosifs classiques. Vous savez le triste état où cela l'avait mise. Aujourd'hui, on peut supposer les stocks d'explosifs atomiques existants au niveau des centaines de milliers de kilotonnes pour les bombes A, et des millions de kilotonnes pour les bombes H. Une faible fraction de ce potentiel infernal suffirait évidemment à faire de notre zone d'armée un désert mortel.

Mais j'ai choisi d'étudier ici le cas où l'ennemi ne se livrerait pas à un tel gaspillage et choisirait ses objectifs. S'il peut

avec quelques dizaines de bombes anéantir le soutien de notre armée, la tentation sera forte.

Si nous sommes assez dispersés pour que cela lui en coûte des centaines, le prix peut lui en paraître trop élevé, d'où notre défense — la dispersion, le fractionnement. Cela compliquera sérieusement la tâche du commandement et la défense à terre, et réduira singulièrement le rendement. Je ne peux entrer dans le détail, mais je retiens de ceci l'idée que pour chaque service un équilibre nouveau est à rechercher entre rendement et dispersion. En outre une réorganisation de beaucoup d'unités de services est évidemment nécessaire pour les rendre décomposables en petits éléments capables d'une activité autonome et susceptibles d'être remplacés par une sorte d'«échange-standard». Je crois en tous cas impossible de commander à une telle poussière d'unités et de sous-unités depuis un P.C. unique et, qui plus est, susceptible d'anéantissement brutal.

Même le dédoublement des P.C., généralement admis comme nécessaire à tous points de vue, ne parerait encore qu'à la menace d'anéantissement de l'un d'eux. — Ce qu'il faut, c'est décentraliser tout le fonctionnement, et, tant que nous y sommes, répondre à une autre de nos préoccupations, l'autonomie, en adaptant un soutien logistique propre à des paquets de forces inférieurs à l'armée ; sans doute au corps d'armée, peut-être même à la division. Cet ensemble logistique, qu'on l'appelle groupement, brigade ou de toute autre manière, serait sans doute moins mobile que les unités combattantes, mais devrait cependant être moins rivé au terrain que nos classiques et inertes zones de déploiement logistique.

Il serait surtout doté d'un commandement capable de régler le fonctionnement de chaque service au profit des troupes soutenues, sans intervention d'un lointain quartier général d'armée aux directions de services strictement centralisées. Mais sans doute faut-il d'abord souligner les inconvénients du système ancien tel que nous l'appliquions en France à l'instar de la plupart de nos alliés.

Dans une armée chaque division adressait quotidiennement ses demandes à l'E.M. de l'armée et en recevait des allocations. Le dit E.M. s'adressait à chaque direction de Service, installée dans le même quartier-général que lui et lui confiait le soin de donner à toutes ses unités et dépôts les ordres techniques nécessaires pour être en mesure d'honorer ces allocations. Chaque service avait ainsi à animer depuis ce Q. G. d'armée des dizaines et des dizaines de subordonnés. Si le Q. G. est au calme et a des transmissions parfaites et abondantes, ce système centralisé a un excellent rendement. Mais quelle fragilité ! — Les groupements, ou brigades logistiques, dont j'évoquais tout à l'heure la création souhaitable, pourraient, au contraire, régler directement avec les forces soutenues la satisfaction des besoins de celles-ci dans le cadre de directives très générales de l'armée.

Bien entendu l'idée paraît simple. Je reconnais que l'application dans le détail est moins aisée, mais je tiens à mon idée parce que je crois que, plus que jamais, seul ce qui est simple et direct sera valable à la guerre.

Mais, si judicieux que soit ce dispositif..., il ne vivra que si les transports l'alimentent. Or nous sentons bien, sans même fouiller le problème, que les transports de surface seront très difficiles en guerre atomique.

Dans les grands arrières, ce qu'on appelle la zone des communications, la voie ferrée était jusqu'ici le moyen essentiel. Mais elle serait facilement réduite par les attaques atomiques, sinon à une paralysie totale, du moins à un tronçonnement complet du fait de la rupture durable des ouvrages d'art sur les grandes coupures telles que Loire, Seine ou Rhin. La voie routière, plus facile à rétablir et aux passages plus nombreux, permettrait sans doute de maintenir en service quelques itinéraires. Mais le débit de ceux-ci ne suffirait manifestement pas car, en sus des tonnages militaires énormes, il faut ne pas oublier la vie du Pays, de sa population, de son industrie si nécessaire à l'effort de guerre. Il faudrait donc utiliser à plein même les tronçons de voie ferrée subsistants

et organiser au passage des coupures des transbordements par route. Le rendement serait peut-être médiocre, mais mieux vaut peu que rien. J'ai déjà dit plus haut d'ailleurs que certains logisticiens auraient calculé qu'au taux de 35 kg. par homme et par jour, le problème serait insoluble.

Peut-être est-ce vrai ! mais s'avouera-t-on battu s'il n'arrive que 30, ou 25, au moins encore de kilogrammes par combattant ? Des Allemands ont tenu à Stalingrad (ils y sont presque tous morts, il est vrai) ravitaillés par air au taux incroyable de 1 kg par homme et par jour pendant plusieurs semaines.

Mais le transport aérien n'a-t-il pas fait des progrès depuis Stalingrad ? Bien sûr !

Les ponts aériens de Corée et de Berlin sont là pour le prouver, dira-t-on ! Seulement ce n'était pas en guerre atomique ; or, les avions gros porteurs sont tributaires d'une infrastructure elle aussi très vulnérable ; et, d'autre part, le tonnage débité, même par une flotte aérienne puissante, peut suffire à un corps expéditionnaire, pas à un théâtre d'opérations de grande envergure...

Ce ne serait qu'un moyen d'appoint, capital d'ailleurs là où la rapidité est nécessaire ; ravitaillement d'unités isolées, enlèvement de blessés. A l'échelle de l'armée, les avions cargos d'assaut n'exigeant que des pistes en herbe, et les hélicoptères, les uns et les autres en nombre raisonnablement imaginable, suffiraient sans doute à pallier les déficiences les plus critiques de la route. A mon avis, celle-ci, dans la zone de l'armée, restera partiellement praticable, avec seulement un rendement très diminué par l'emploi d'itinéraires médiocres et détournés. Certains secteurs pourraient même n'être accessibles qu'aux véhicules tous terrains.

Et j'en arrive au problème le plus original, celui de l'organisation des secours aux formations atomisées. — C'est aussi le premier problème que j'ai rencontré à l'origine des

réflexions que je rapporte ici, lorsque le nombre de projectiles atomiques tactiques était encore faible et ne semblait pas encore menacer de paralysie totale la manœuvre tactique et logistique.

La solution que j'avais initialement imaginée, je l'ai depuis confirmée et précisée au cours de manœuvres et d'exercices mettant en jeu fictivement l'arme atomique tactique. J'ai eu également l'occasion de la confronter avec des études américaines sur ce qu'on appelle le « Damage Control ». Je crois donc que les procédés que je préconise sont à la fois valables et suffisamment répandus pour qu'on puisse y faire allusion ici.

Ce qui caractérise évidemment l'action à mener, c'est son urgence : sauver des vies humaines, arrêter la propagation des dégâts, réparer plus vite que l'ennemi ne l'a prévu la brèche dans notre potentiel, brèche qu'il compte certainement exploiter.

On est amené à imaginer un secours en trois échelons et surtout à organiser leur intervention dans les délais minima.

Un premier échelon, immédiat, sera appliqué sous la responsabilité du commandement local le plus proche. — Il doit s'efforcer de délimiter la zone atteinte, évaluer sommairement dégâts et pertes, renseigner l'autorité qui va mettre en route les 2e et 3e échelons, organiser la circulation et la discipline autour de la zone atteinte, ramasser et commencer à traiter les premiers rescapés. Sa mise en œuvre dans les premiers quarts d'heure suivant l'explosion exige qu'en tous temps les commandements locaux désignés pour intervention éventuelle disposent de quelques moyens en réserve, sur le dosage desquels je ne puis malheureusement être trop précis, mais comprenant au moins de petits éléments de détection et de marquage, de circulation, de secours sanitaire, et de police militaire. — Le concours des unités de toutes armes ou services situés à proximité, doit avoir été soigneusement prévu en fonction de l'importance et de l'urgence de leurs missions normales.

En somme, nous voyons que cet échelon de secours immédiat n'a que très partiellement un aspect et des exigences logistiques. L'échelon suivant, par contre, est à base de moyens logistiques. — Sa mise en œuvre relève d'un commandement déjà plus élevé, car il constitue une colonne de secours dont il serait trop coûteux de doter de très nombreux commandements territoriaux. — Ce sera probablement l'armée ou un des commandements immédiatement subordonnés à celle-ci qui le déclenchera.

Il doit permettre d'organiser un commandement spécial de la zone atteinte et de mener le travail à accomplir de bout en bout, avec ses moyens initiaux et avec ceux qui lui sont progressivement attribués en plus. Ayant donc la forme d'une colonne à la composition fixe, il doit être alerté et mis en route dans un délai compté en minutes. Seule la distance à parcourir retarde son intervention. Constitué surtout d'unités logistiques, nous reviendrons sur sa composition en étudiant l'ébauche de solution à l'ensemble des problèmes logistiques de la guerre atomique. Dans les arrières de l'armée, une de ses principales missions consiste à rétablir rapidement la continuité des communications, condition indispensable aussi bien à ses propres missions qu'à la manœuvre en cours des unités épargnées. Quant au 3e échelon, il n'est autre que le remplacement des moyens détruits ou inutilisables par des moyens frais. Il est puisé dans les réserves qu'il est normal de posséder à l'échelon de l'armée, mais qui, en guerre atomique, sont plus nécessaires que jamais et, peut-être, devraient exister un peu plus abondantes. Il est bien évident que si le potentiel à remplacer est un potentiel logistique, ce besoin de réserves riches est une des servitudes dont je cherche à faire ici le bilan. Une étude plus ou moins sommaire précédera évidemment la constitution et la mise en place de ce 3e échelon, qu'il sera rarement possible de réaliser avant le lendemain de l'explosion. Avant de quitter ce domaine de l'organisation des secours, je veux faire une mention particulière des difficultés qui se présentent pour le service de santé.

Elles doivent être envisagées sous un triple aspect ; quantitatif, qualitatif, et psychologique ou moral.

— Aspect quantitatif, car l'abondance subite des blessés urgents dépassera toujours les possibilités locales et même celles qui pourront s'y ajouter rapidement.

De quelques expériences d'exercices j'ai conclu que l'ordre de grandeur du nombre de victimes à traiter à la suite d'une explosion de puissance moyenne (bombe A de 20 KT) pouvait aller de quelques centaines, si une dispersion judicieuse a été réalisée, à plusieurs milliers lorsqu'elle ne l'est pas. Or elle n'est pas toujours possible (par exemple sur les bases aériennes, dans les agglomérations ... etc...).

— Aspect qualitatif, car la proportion de blessés graves, à lésions multiples, est grande : blessures, traumatismes, brûlures et irradiations s'accumulent sur chaque victime. Près de la moitié des blessés sont également des brûlés graves, auxquels les soins spéciaux aux brûlés pourront rarement être donnés sur place.

Quant aux irradiés à dose dangereuse, bien que généralement atteints simultanément d'autres lésions, ils poseront l'angoissant problème du tri entre les évacuables utilement et les maintenus sur place, « morts en sursis ». C'est l'aspect moral de ce tableau des difficultés propres au service de santé. J'y ajoute, mais cela peut déborder l'action du seul service de santé, ce que nos médecins appellent pudiquement le « traumatisme psychique », folies individuelles et collectives, dont souffriraient sans doute beaucoup d'hommes apparemment valides, et pour qui la discipline militaire ne serait pas le seul traitement efficace.

Nous en avons, je pense, terminé avec cette revue des problèmes posés au logisticien par la guerre atomique. — Nous avons, au passage, entrevu certains éléments de solution. Il est temps de les reprendre dans une synthèse d'ensemble pour ébaucher le tableau d'une logistique adaptée, je le rappelle, à notre hypothèse : guerre combinant la manœuvre

des forces avec des feux atomiques « dosés » de manière à tenter de vaincre l'adversaire sans détruire en même temps l'enjeu de la bataille.

Voyons d'abord rapidement ce qui peut être fait à l'échelle nationale :

— Réorganisation des unités combattantes en deux catégories, les unes très mobiles et perfectionnées, les autres au contraire rustiques, et adoption de types de véhicules à rendement amélioré de manière à abaisser autant que possible le tonnage moyen des ravitaillements nécessaires.
— Extension du ravitaillement aérien, surtout par avions cargo d'assaut, et corollairement mise sur pied d'unités de livraison par air pour l'exploitation des terrains.
— Préparation minutieuse de la coordination rail-route aux points de rupture possible de la voie ferrée.
— Entretien permanent de forces, soit d'active soit à mobilisation très rapide à proximité du lieu d'emploi, comprenant tous leurs moyens logistiques de campagne et disposant de stocks initiaux accrus.
— Enfin, bien entendu, dispersion et, dans toute la mesure possible, protection souterraine des organes de production, des stocks et des postes de commandement.

Tout cela relève du simple bon sens (on nous répète assez depuis Napoléon que la guerre est un art simple...). Mais le problème ainsi tracé ne se réalisera pas sans longs efforts (... art simple et tout d'exécution).

J'en viens à la logistique opérationnelle, celle des armées en campagne.

De ce qui précède je retiendrai les idées suivantes :

— Décentralisation des responsabilités logistiques par adaptation de groupements ou brigades logistiques au soutien de groupes de forces de l'ordre du corps d'armée ou même de la division.

— Accroissement du niveau des stocks en zone de combat, et répartition de ceux-ci en dépôts assez petits, nombreux et dispersés pour éviter leur destruction générale à peu de frais pour l'ennemi.
— Fractionnement et dispersion également de toutes les formations logistiques autres que les dépôts, ce qui entraîne une organisation interne nouvelle pour certaines, une spécialisation moins grande, et, inévitablement, une perte de rendement à compenser par une augmentation générale de la proportion des services par rapport aux combattants.
— Effort particulier sur le service de santé qui devra disposer de moyens réservés, à mise en œuvre rapide, surtout pour trier et évacuer les victimes plus vite et plus loin qu'en guerre classique : équipes mobiles de médecins trieurs, hélicoptères sanitaires..., etc.... En outre il faudra certainement une abondance de moyens en analgésiques et calmants énergiques pour faire face à ces évacuations de blessés peu ou non traités à l'afflux des « traumatismes psychiques », à la présence douloureuse de nombreux « morts en sursis ».

L'organisation du secours en trois échelons auxquels je faisais allusion un peu plus haut, nécessitera les moyens logistiques suivants :

— pour le secours immédiat, peu de choses qui ne soient déjà justifiées par d'autres raisons, puisque l'abondance accrue des services, la décentralisation logistique, la répartition en petits paquets doit permettre d'y répondre. La seule nouveauté en ce domaine sera la création d'unités nouvelles, ou la formation d'équipes dans les unités existantes, qui soient propres à la détection et au marquage des zones radioactives.
— pour l'organisation des « colonnes de secours » par contre apparaissent des besoins supplémentaires distincts du soutien logistique normal.

La composition souhaitable de ces colonnes est très controversée. Je ne peux me permettre ici que d'en donner ma conception personnelle. J'y verrais :

1 chef avec un petit état-major et des transmissions du même ordre de grandeur qu'un commandement de régiment ;
1 unité de circulation ;
1 unité de police militaire ;
1 unité de transport sanitaire mixte (ambulances et hélicoptères) ;
1 unité médicale capable d'équiper un centre d'évacuation, de procéder au triage rapide des blessés (plusieurs équipes de trieurs), de décontaminer en série et de procéder à quelques hospitalisations.

(Peut-être sera-t-il nécessaire de répartir entre deux unités distinctes ces missions médicales, car elles seront fort lourdes).

1 unité du génie, capable d'encadrer et d'outiller la main d'œuvre trouvée sur place, de procéder aux plus gros déblaiements, de lutter contre l'incendie, de jeter des ponts légers sur de petites brèches.

1 unité de décontamination du terrain :

— Quelques moyens de dépannage et d'enlèvement de véhicules.
— Un lot d'habillement pour échanger les vêtements contaminés.

Au total cette composition initiale, réduite au strict minimum, représente environ 1200 hommes et 300 véhicules en alerte permanente.

Pour qu'une colonne de secours puisse atteindre en quelques heures, mettons 3 ou 4, n'importe quel point d'une zone d'armée moyenne de 150 km × 150 km et pour suffire à parer à plusieurs explosions dans le même temps, il serait bon de disposer d'au moins 5 ou 6 colonnes de ce type réparties dans la zone d'armée.

Leur renforcement progressif en fonction du besoin particulier à chaque cas peut se faire par prélèvement sur les réserves déjà prévues pour d'autres raisons, ou en rendant rapidement disponibles des unités dont la mission normale peut attendre.

Quant au 3e échelon, le remplacement du potentiel détruit, il intéresse nos moyens logistiques surtout quand celui-ci est lui-même un potentiel logistique. Cette nécessité de remplacement ne fait que confirmer celle de l'accroissement des stocks et des unités de services alloués à une armée.

Néanmoins il est certain que les taux de pertes moyens pour les divers matériels, taux que nous utilisons encore aujourd'hui et qui résultent d'expériences passées, de l'époque de la guerre classique, sont entièrement à réviser. L'atteinte du matériel par le rayonnement calorifique de l'explosion atomique doit, en particulier, avoir des répercussions très différentes selon les matériels. Les véhicules à roues avec leurs pneumatiques et leur carburant y sont probablement parmi les plus sensibles.

Je n'ai certes pas la prétention d'avoir dans ces quelques lignes épuisé le problème. Il n'y a là qu'un tour d'horizon rapide et un inventaire très sommaire des idées susceptibles de fournir des solutions. J'ai dû esquiver beaucoup de précisions chiffrées en raison de leur caractère secret. Enfin et surtout, je le rappelle encore, j'avais adopté une hypothèse très limitative quant à l'intensité d'emploi des feux atomiques.

Sous ces réserves il semble permis de conclure à la possibilité d'adapter la logistique à un tel type de guerre sans révolution profonde des systèmes antérieurs. Aucune des mesures que j'ai préconisées dans ce bref article ne me paraît irréalisable. D'ailleurs chacun sait que partout des études, et même des réalisations, sont en cours dans le sens indiqué. Mais il faut reconnaître que partout aussi on est en retard pour s'adapter à l'armement atomique, dont l'évolution a été trop rapide.

Etudier est bien ; décider est déjà mieux ; réaliser est sans doute le plus difficile. Il y faut de la volonté, de la persévérance et peut-être, en temps de paix, l'aiguillon d'une menace perceptible par les peuples eux-mêmes. Je ne suis pas sûr que cette menace soit bien ressentie dans nos nations démocratiques.

Souhaitons d'ailleurs que son aiguillon ne se fasse pas trop cruel et que jamais les mesures que j'ai évoquées ici n'aient à entrer en action, même si ma fragile hypothèse limitative pouvait s'accommoder de la « folie des hommes ».

Colonel LAMBRET

Le choix de nouveaux matériels aériens

Dernièrement, ici même[1], nous nous sommes efforcés de définir les tendances nouvelles vers lesquelles s'oriente aujourd'hui l'appui aérien. Le titre quelque peu restrictif donné à notre étude pouvait faire croire que nous avions l'intention de n'aborder qu'une des missions de l'aviation tactique. Ceux qui nous auront lu, auront toutefois pu se rendre compte que nous nous étions efforcés de réunir toutes les formes d'opérations aériennes susceptibles d'intéresser une force armée dont la mission primaire est le maintien de l'indépendance du territoire national. Nous nous étions proposés de démontrer que devant la diversité des formes et la rapidité d'évolution qui pourraient actuellement caractériser un conflit, l'aviation

[1] Numéro de mars 59 de la RMS. Evolution de l'appui aérien.